

J'avais annoncé que je reviendrais pendant l'été pour résider définitivement à la baie des Canards, mais les sauvages n'acceptaient qu'avec défiante cette promesse. Ils crurent qu'il était plus prudent de me retenir, à cet effet tous les chefs de famille se réunirent en conseil, chacun devait y épouser son éloquence pour obtenir mon consentement. Si vous désirez savoir comment parlent nos Cicéron des bois, je puis vous en donner une idée par la traduction fidèle du discours prononcé par Mizi-Epit, en lui laissant sa forme originale, autant que le génie de notre langue peut le permettre.

“ Mes enfants, ne soyez pas étonnés si je me lève devant vous qui avez parlé assis, il se croit plus grand que nous parce qu'il est notre chef, ne pensez pas cela. Dieu m'a fait naître avant vous afin que je fusse votre père et votre soutien ; vous étiez tous petits et déjà le grand Esprit m'avait donné un peu de force pour chasser dans nos forêts. Je me suis toujours efforcé de ne vous laisser manquer de rien. Le maître de la vie veut encore que je vous donne aujourd'hui le bon exemple pour embrasser la bonne prière et que je jouisse ma parole à celle de notre père pour vous engager à être fidèles à votre promesse. Je dis ceci à ceux qui sont déjà priant. La robe noire est venue nous voir, ne pensez pas que ce soit un homme, il représente le maître de la vie et vous devrez l'écouter comme si le grand Esprit vous parlait lui-même. Je crois vous avoir fait le plus grand bien en appelant la robe-noire, et si nous voulons la croire, nous serons heureux après notre mort, nous verrons le grand Esprit. Prenez courage, mes enfants, nez courage pour embrasser la prière, mais ce que je vous demande, c'est que votre promesse soit comme quelque chose de pesant qui tombe de votre main et que vous n'avez plus la force de relever. Je vous le déclare, ce jour est un des plus beaux de ma vie ; souvent lorsque je connais dans les bois pour poursuivre l'ignal, je pensais au grand maître. Je lui demandais de nous envoyer celui qui parle sa parole, le maître n'a éprouvé que rien et que je fusse pitié ; quand j'ai appris que notre père était arrivé, mon cœur a été content, je me suis dit : puisque la robe-noire vient nous voir de si loin, il est juste que je fusse un peu de chemin, j'ai laissé ma famille et je suis parti aussitôt pour voir mon père, et entendre sa parole et vous conseiller de l'écouter.”

Mes enfants je vous dis ce que je pense, maintenant laissez moi parler un peu à notre père. Dis-moi donc, ton robe noire, lui-moi comment moi qui ne suis rien et qui fait pitié à tout le monde, j'ai pu être regardé par le maître de la vie. Nos autres sauvages nous vivons comme des esclaves dans les bois, nous ne connaissons rien, quand des enfants ont perdu leur père et leur mère, ils cherchent autour d'eux celui qui en aura soin, leur donnent de meilleurs conseils et se retiennent auprès de lui. Nous sommes ignorants, nous autres sauvages, nous ne connaissons pas la prière qui apprend à vivre, comme des orphelins nous avons besoin d'être pris en pitié, voilà pourquoi nous venons à toi afin que tu sois notre père. Tu ne suis pas que c'est ici que pour la première fois je vis une robe noire et me fis priant, je dis alors à celui qui tenait la place du Grand-Esprit que ma promesse serait comme cette pierre, la pierre n'a pas changé, elle est encore dure, elle n'a pas été mordue par les vers, ma promesse aussi n'est pas changée. Je le dis aussi à toi, la parole qui sort de ma bouche sera comme la pierre. Voilà la loge qui a été préparée pour la robe noire, elle n'est plus revenue, et la loge tombe en ruines. J'ai pleuré quelques fois en la voyant vide, quand je venais et que je ne voyais pas notre père, je me voyais bien malheureux ; c'est le maître de la vie qui a voulu nous punir, si la robe noire était toujours restée avec nous, aujourd'hui tu verrais ici beaucoup de sauvages et ceux qui sont morts seraient dans cette terre où l'on place les priants, tandis que leurs ossements sont dispersés dans les bois. Si tu savais combien nous l'aimons, tu ne voudrais plus nous quitter pour moi j'ai versé bien des larmes depuis que, pour me punir, Dieu a fait mourir une partie de mes

enfants, mais en recevant la nouvelle de ta visite les larmes ont séché dans mes yeux. Je te le dis encore une fois, reste avec nous, rappelle-toi que s'il y en a parmi nous qui n'ont pas rendu vraie la parole qu'ils avaient donnée au maître de la vie, c'est parce qu'ils n'avaient pas la robe noire pour leur parler : reste avec nous, et quand nous aurons quelque chose de bon ce sera pour toi, quand tu auras besoin, dis-le-moi sans craindre, tu ne me commanderas pas deux fois ; peut-être que ma parole te fatiguer, parce que j'ai peu d'esprit, mais laisse-moi parler puisque cela me fait plaisir, il y a assez longtemps que je désirais te voir pour que tu me permettes de te dire tout ce que je pense. S'il y en a quelques uns qui ont menti au maître de la vie, ce n'est pas ma faute, mais ils ne voulaient pas m'écouter, au lieu de rester avec moi et de prier. Ils s'en allaient bien loin avec ceux qui ne prient pas et c'est ce qui m'affligeait ; pour cela le Grand-Esprit nous a puni, la maladie est venue parmi nous et la mort s'y ait enrichie. Nous appelons notre père le grand maître de la vie, tu nous tiens si près, en te voyant, c'est comme si nous le voyions lui-même, tu es au si notre père. Eh bien nous te donnons un nom qui ne convient qu'à lui, nous t'appelons menjakkawabandong (celui qui du ciel voit la terre). Tu suis à présent ce que je pense, comme nous avons une parole donnée, fait naître l'espérance dans notre cœur, assuré-nous que tu ne nous quitteras pas.”

Il m'était impossible d'accorder à l'invitation qui m'était faite, à défaut de la nécessité, la prudence même m'aurait fait un devoir de revenir à la Rivière Rouge, mais le difficile était de faire goûter les motifs pour lesquels je me refusais à leur demande, il y en avait que je ne pouvais pas avouer. J'y réussis enfin en usant d'un peu d'adresse, si j'avais eu un compagnon, je lui aurais laissé l'honneur de congédier l'assemblée, mais il fallut me résigner. J'étais seul, je vous pardonne bien volontiers la curiosité de connaître ma baraque, et je consens même à vous la répéter ne serait-ce que pour vous faire rire un peu à mes dépens.

“ J'étais encore jeune lorsque je suis dans les livres et j'entendais dire qu'il y avait des hommes qui vivaient dans les bois et qui ne connaissaient pas le maître de la vie, dès lors je les pris en pitié. Je demandais au grand esprit qu'il me fût permis de venir voir ces hommes et de leur enseigner la bonne prière. Le grand esprit m'a fait parler longtemps, enfin il m'a exaucé. Que j'étais content quand on m'a dit que je viendrais voir les sauvages. J'ai un père qui me regarde, une mère qui me rase, je lui dis une fois que je voulais venir apprendre la bonne prière à ceux qui ne la connaissent pas, elle me répondit : mon fils, à mon âge on n'est pas loin de la tombe, laisse-moi mourir avant de me quitter. Je lui dis : non, j'aime mieux partir, je vous reverrai au ciel. Je viens de loin, bien loin, par de là le grand lac, tu vois que j'ai tout quitté pour venir te visiter, pourquoi crains-tu que je t'abandonne. Tu me dis tout à l'heure que ta promesse sera comme cette pierre, hé bien ! moi je te dirai : quand quelque chose tombe au fond du grand lac, on ne pense plus à le reprendre, voilà ce qu'il en sera de ma parole, tant que je serai en vie on pliera ma tente au milieu des vêtres et après ma mort on me portera là dans cette terre où l'on place les priants. Je dis ceci à condition que vous rendrez vraie la promesse que vous m'avez faite de ne pas aller vivre sur d'autres terres. De quoi servirait que la robe noire fut ici, si vous vous en allez ailleurs, vous me tromperiez, vous feriez de la pâme à la grande robe noire (l'évêque) qui n'enverrait plus de sonne pour vous apprendre à prier. Quand vous ferez mal, je vous reprendrai, qu'on ne s'en fâche pas, si je ne vous donne pas ce que vous voulez, murmurez pas ; je ne vous donnerai rien, mais je ne puis rien vous donner, parce que je suis pauvre. Je pense que toi Mizi-Epit et tous mes enfants, vous n'avez compris, voilà ma parole.”

Quand j'en fuis fini de parler tout le monde applaudit, puis on fuma le calumet de paix. Mes journées étaient employées à apprendre les prières aux sauvages, faire le catéchisme, donner de petites instructions et quelques fois à confesser. Vous ne vous figerez pas ce qu'il faut de résignation pour instruire ces pauvres Indiens, quand on leur a montré cent fois le signe de la croix, il faut faire comme si on n'avait pas commencé, je crois que sans une grâce spéciale, on ne pourrait pas perséverer dans un tel ministère. J'eus bientôt éprouvé le peu de provisoire que j'avais importées avec moi, mais il me restait la table de la providence, et rarement je l'ai trouvée vide, l'ours, le rat musqué et surtout le poisson blanc étaient le festin des jours de fête.

Du poisson, me direz-vous, quelle sensation ! oui, mon cher père du poisson digne de la table des rois ; mais ne soyez pas très sévère, quand on n'a que du poisson bouilli à l'eau et pour changer, du poisson encore ; pas un peu de sel pour l'assaisonnement, pas un morceau de pain pour lui frayer la route de Pestomac. Je crois que la mortification y trouve encore son compte. Le 30 mai, deux mois et demi après mon arrivée, j'étais en route pour la rivière Rouge, il était temps de partir, car tout moyen de vivre allait nous manquer, heureusement que j'avais conservé un peu de pain et qu'un de mes hommes était habile chasseur, sans lui j'aurais probablement jeté pour le reste de ma vie. Je trouvais le gibier peu complaisant, j'avais beau lui crier de loin, nimbakkati, pour bonne raison il s'enfuyait à toute jambe, présentant sa vie à la mienne, il y avait une chose qui ne fuyait pas, c'étaient les ours des canards sauvages et de mauves, on ne leur faisait pas grise, bien que la mère y eut quelques fois pris de ses os son sommeil de trop, quand cela nous manquait je suis un gros ours à ma ceinture, ce qui me tenait lieu de souper, j'espérais que le divin pasteur re-

cevra bientôt dans son berceau tout le troupeau qu'il m'a confié, à l'exception de deux obstinés tous les autres sont chrétiens ou catéchumènes, que ne puis-je lui dire avant de mourir : *quos ad disti mili, custodiri, et nemo ei eis perit...* prier pour eux et pour celui qui à l'heure d'ici.

Votre frère en Jésus-Christ,  
BERNARD MSS.

ressés à sa passion, sont les plus grands efforts pour qu'il parvienne à bonne fin.

Après les deux faits que nous venons de mentionner, et surtout après la dépêche de Lord Grey, les résolutions présentées dernièrement dans la législature de l'Etat de New-York perdent beaucoup de leur importance. M. Wheeler, un des représentants du peuple, a soumis à la législature quatre résolutions qui doivent être discutées prochainement. La première établit qu'il a été pourvu, lors de l'adoption de la constitution, que le Canada serait admis au nombre des Etats de l'Union, du moment qu'il le désirerait. La seconde déclare que le peuple du Canada paraissant désirer de prévaloir de cet avantage, le peuple de l'Etat de New-York, étant d'opinion que cette mesure ne peut qu'être avantageuse pour les deux pays, désire l'effectuer sans toutefois violer la loi des nations et les relations amicales qui existent entre le Gouvernement anglais et celui des Etats-Unis : La troisième est ainsi conçue :

“ Résolu que l'annexion du Canada et des autres provinces de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord, effectuée au moyen d'une négociation avec le gouvernement anglais et du consentement volontaire du peuple des dites provinces, à des termes justes et honorables, est un objet d'une importance incalculable pour le peuple des Etats-Unis. Elle réunirait en une seule famille et ferait des citoyens d'un peuple brave, industriels et intelligents, qui ont les mêmes intérêts et parlent la même langue que nous. Elle sauverait à certains les frais du maintien d'une ligne de domaines et de fortifications sur une étendue de 3500 milles, et ferait pour tout ce continent des bienfaits d'un commerce sans restriction. Elle assurerait la prépondérance des institutions libres dans cette Union et unirait sous un gouvernement républicain, tous les peuples et tous les territoires depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, depuis le Golfe du Mexique jusqu'à l'Océan Arctique.”

La quatrième résolution dit que l'Etat de New-York concourra dans toutes les mesures qui pourraient être adoptées par le congrès pour effectuer l'annexion paisible des provinces anglaises de l'Amérique du Nord.

Ces résolutions, comme nous venons de le dire, n'ont pas encore été discutées, mais ont seulement été soumises à la législature. Il pourrait bien se faire que les délégués nouvelles d'Angleterre affermiraient l'effet d'empêcher même cette discussion ou de la faire remettre à une époque plus éloignée. C'est au moins ce que nous portent à croire les sentiments exprimés par les résolutions même à l'égard du gouvernement anglais. Ce dernier se trouverait sans doute froissé de tout ce qui pourrait, de la part des Etats-Unis, sembler encourager ceux qui désirent opérer la séparation des colonies d'avec leur mère-patrie.

#### (COLLABORATION.)

A une époque où la société est menacée d'être ensevelie sous un monceau de doctrines perverses, mais présentes, souvent, sous des apparences spécieuses et séduisantes, par une presse égarée ou mensongère, on doit se sentir consolé d'entendre de temps en temps la grande voix du chef de la Catholique dénonçant les errements de l'esprit humain et mettant en garde les intelligences contre les tromperies du Père du mensonge et de ses adeptes. Aussi, croyons-nous répondre à un vœu comme à un besoin des intelligences en offrant à leur méditation la belle Encyclique que Sa Sainteté Pie IX vient d'adresser aux Archevêques et Évêques d'Italie. — Dans un temps où l'Eglise et le Saint-Siège sont attaqués par tant d'ennemis acharnés, que les vrais enfants de la grande famille se serrent autour du père commun ; qu'ils prètent une oreille attentive et un cœur docile aux enseignements salutaires proclamés par la bouche du Successeur de Pierre. Là est la vérité, là est le salut de la société battue en brèche par le Socialisme et le Communisme, qui ne sont que des phases et des transformations des erreurs et impétiés des époques antérieures des combats de l'Eglise. — En reproduisant cette Encyclique, dans nos éditions, nous dirons donc à tout catholique sincère : Prenez et lisez ; les impies blasphemant est enseignement ; pour vous, gardez, le dans vos cœurs et mettez-le en pratique dans vos actions.

#### ENCYCLIQUE.

#### DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

#### PIE IX.

*Aux Archevêques et Évêques d'Italie.*

*VÉNERABLES FRÈRES,*

*Salut et Bénédiction Apostolique.*

Vous savez et vous voyez combien nous, Vénérables Frères, par quelle perversité ont prévalu en ces derniers temps certains hommes perdus, ennemis de toute vérité, de toute justice, de toute honnêteté, qui, soit par fraude et par des artifices de toute espèce, soit ouvertement et jetant comme une pierre en furie son écu, la lie de leurs confusions, s'efforcent de répandre de toutes parts, parmi les peuples fidèles de l'Italie, la licence effrénée de la pensée, de la parole, de tout acte audacieux et impie, pour ruiner dans l'Italie même la religion catholique et si cela pouvait jamais être, pour la renverser jusque dans ses fondements. Tout le plan de leur dessin diabolique s'est révélé en divers lieux, mais surtout dans la ville bien-aimée, siège de notre Pontificat suprême, où, après nous avoir été contraint de la quitter, ils ont pu se livrer plus librement pendant quelques mois à toutes leurs fureurs. Là dans un affreux et sacrilège mélange des choses humaines, leur rage monta à ce point que, méprisant l'autorité de l'illustre clergé de Rome et des prélats qui, par notre ordre, demeuraient intrépides à sa tête, ils ne les laissèrent pas même continuer en paix l'œuvre sacrée du saint ministère, et que sans pitié pour de pauvres malades en proie aux angousses de la mort, ils éloignaient d'eux tous les secours de la religion et les contraignaient de rendre le dernier soupir entre les bras des prostituées. Bien que depuis lors la ville de Rome et les autres provinces du domaine pontifical aient été, grâce à la miséricorde de Dieu, rendues par les armes des nations catholiques, à notre gouvernement temporel bientôt que les guerres et les désordres qui en sont la suite aient également cessé dans les autres contrées de l'Italie, ces ennemis infâmes de Dieu et des hommes n'ont pas cessé et ne cessent pas leur travail de destruction ; ils ne peuvent plus employer la force ouverte, mais ils ont recours à d'autres moyens, les uns cachés sous des apparences frauduleuses, les autres visibles à tous les yeux. Au milieu de si grandes difficultés, portant la charge suprême de tout le troupeau du Seigneur, et rempli de la plus vive affliction à la vue des périls auxquels sont particulièrement exposés les législatifs de l'Italie, c'est pour notre infirmité au sein des douleurs, une grande consolation. Vénérables Frères, que le zèle pastoral dont, au plus fort même de la tempête qui vient de passer, vous nous avez donné tant de preuves, et qui se manifeste chaque jour encore par des témoignages de plus en plus éclatants. Cependant la gravité des circonstances nous presse d'exciter plus vivement encore, de notre voix et de nos exhortations, selon le devoir de notre charge apostolique, votre fraternité, appelée au partage de nos sollicitudes, à combattre avec nous et dans l'unité les combats du Seigneur, à préparer et à prendre d'un seul cœur toutes les mesures par lesquelles, avec la bénédiction de Dieu, sera réparé le mal déjà fait en Italie à notre religion très-sainte, et seront prévenus et repoussés les bérils dont on avenir prochain la monnaie.

Entre les fraudes sans nombre que les soudites ennemis de l'Eglise ont coutume de mettre en œuvre pour rendre odieuse aux Italiens la foi catholique, l'une des plus perfides est cette opinion, qu'ils ne rongissent pas d'affirmer et de répandre partout à grand bruit, que la religion catholique est un obstacle à la gloire et à la grandeur, à la prospérité de la nation italienne, et que, par conséquent, pour rendre à l'Italie la splendeur des anciens temps, c'est-à-dire des temps païens, il faut mettre à la place de la religion catholique, l'islam ou propager, constituer les enseignements des protestants et leurs conventuelles. On ne sait ce qui, en de telles affirmations est le plus détestable, la perfidie de l'impiété furieuse ou l'impudicience du mensonge éhonté.

Le bien spirituel par lequel, soustraits à la puissance des ténèbres nous sommes transportés dans la lumière de Dieu, par lequel, la grâce nous justifiant, nous sommes faits les héritiers du Christ dans l'espérance de la vie éternelle, ce bien des âmes, émanant de la sainteté de la religion catholique, est certes d'un tel prix qu'aujourd'hui de ce bien toute gloire et tout honneur de ce monde doivent être regardés comme un pur néant : *Quid enim prudus homini si mundum universum luceretur, anima vero se detinendum patitur ! art quam debet hominem cunctationem pro anima suo ?* Mais bien loin que la profession de la vraie foi ait eu à la race italienne les horreurs temporels dont on parle, c'est à la religion catholique qu'elle doit de n'être pas tombée, à la chute de l'empire romain, dans la même ruine que les peuples de l'Assyrie, de la Chaldée, de la Médie, de la Perse de la Macédoine. Aucun homme instruit n'ignore en effet que non seulement le très sainte religion du Christ a arraché l'Italie des ténèbres de tout et de si grandes erreurs qui la courraient tout entière, mais encore qu'au milieu des ruines de l'antique empire et des invasions des Barbares ravageant toute l'Europe, elle l'a élevée dans la gloire et la grandeur au dessus de toutes les nations du monde, de sorte que par un bien fait singulier de Dieu, possédant dans son sein la Chaire siége de Pierre, l'Italie a eu par la religion divine un empire plus solide et plus étendu que son antique domination terrestre.

Ce privilège singulier de posséder le Siège apostolique, et de voir par cela même la religion catholique jeter dans les peuples de l'Italie de plus fortes racines, a été pour elle la source d'autres bienfaits insignes et sans nombre : car la très-sainte religion du Christ, maîtresse de la véritable sagesse, protétrice générale de l'humanité, mère second de toutes les vertus, détournant l'âme des Italiens de cette soif funeste de gloire qui avait entraîné leurs ancêtres à faire perpétuellement la guerre, à tenir les peuples étrangers dans l'oppression, à réduire, selon le droit de la guerre alors en vigueur, une immense quantité d'hommes à la plus dure servitude ; et en même temps illuminant les Italiens des clartés de la vérité catholique, elle les portait par une impulsion puissante à la pratique de la justice, de la miséricorde, aux œuvres les plus éclatantes de piété envers Dieu et de bienfaisance envers les hommes. De là, dans les principales villes de l'Italie, tant de saintes basiliques et autres monuments des âges chrétiens lesquels n'ont pas été l'œuvre douloureuse d'une multitude réduite en esclavage, mais qui ont été librement élevés par le zèle d'une charité vivissante, à quoi il faut ajouter les pieuses institutions de tout genre, conservées, soit aux exercices de la vie religieuse soit à l'éducation de la jeunesse, aux lettres, aux arts, à la sainte culture des sciences, soit enfin au soulagement des malades et des indigents. Telle est donc cette religion divine, qui embrasse sous tant de titres divers le salut, la gloire et le bonheur de l'Italie, cette religion que l'on voudrait faire rejeter par les peuples de l'Italie. Nous ne pouvons retenir nos larmes, Vénérables Frères, en voyant qu'il se trouve, à cette heure, quelques Italiens assez pervers, assez livrés à